366 MASCULIN

Caroline Gandolfo

Éditions ThoT
Roman

Chose inouïe, c'est au-dedans de soi qu'il faut regarder le dehors. Le profond miroir sombre est au fond de l'homme. [...] En nous penchant sur ce puits, notre esprit, nous y apercevons à une distance d'abîme, dans un cercle étroit, le monde immense. Le monde ainsi vu est surnaturel en même temps qu'humain, vrai en même temps que divin.

Proses philosophiques, Victor Hugo

Hiver 2016

Mon corps souffre. Mes muscles se crispent. Mon cœur bat trop vite.

Je veux que mon corps souffre. Je veux que mes muscles se souviennent de l'effort. Je veux que mon cœur se dompte.

Souffrance et résilience. Me faire souffrir physiquement pour ne pas oublier. Surmonter le dégoût et le rejet de soi.

L'effort dans le sport, dans la course… Toute une symbolique de la fuite permanente qui me caractérise. Je me malmène pour expier, pour absorber… Pour renaître ? Aujourd'hui, les mots *dignité* et *estime de soi* ont disparu de ma tête. Je ne suis que répugnance de moi-même, sorte de fiente qui s'écrase sur le sol. Je me dégoûte.

Je cours, je sue, je suffoque. C'est bon ! Putain, comme tous ces litres de bière ingurgités et ces verres de whisky avalés me pèsent ! Je me sens lesté, ankylosé.

Au bout d'une heure dix de course au-delà de mes capacités, mon corps est proche de la rupture. Je ralentis avant de m'arrêter, en nage. Je m'impose des étirements. Déjà que je perçois le calvaire à vivre demain, alors j'essaie quand même de pas trop tirer sur la bête pour recommencer bientôt.

Passer du statut d'ivrogne dépressif à celui de sportif est compliqué. Antinomique. Je confirme, j'en paie le prix.

Je me voyais sombrer. Je me sentais couler en toute conscience. Non pas un dérapage, une perte d'équilibre passagère, mais un réel naufrage. Mon corps réclamait la paix par l'autodestruction. Mon esprit, lui, luttait. C'est celui-ci qui l'a emporté dans cette manche. D'ailleurs ce n'est pas pour rien que j'ai choisi plus jeune de faire des études de droit. Comprendre, défendre, expliquer, argumenter, se battre, convaincre. Je suis viscéralement câblé pour la sauvegarde des autres. Pour les causes désespérées aussi. Aujourd'hui je suis mon meilleur client.

Pour ma survie, il fallait que je quitte ce coin d'Allemagne qui était devenu mon enfer personnel.

En plus d'espérer que le temps pourrait faire son œuvre, je me suis rendu compte que je ne devrais mon salut qu'à la distance, à l'espace que je pourrais créer entre mes racines et moi. Se réparer devenait vital. Trouver le moyen de le faire seul était plus compliqué.

Mercredi 7 octobre 2015

9 h 10. Le portable sonne. Je le laisse toujours en mode vibreur sur le bureau en cas d'appel urgent. Le numéro qui s'affiche m'est devenu familier ces dernières semaines. Je saisis le téléphone. Sandrine, l'infirmière :

— Johann ?

— Oui ?

— C'est Sandrine, dit-elle, comme pour gagner quelques précieuses secondes. C'est votre maman…

— …

— Elle nous a quittés, dit-elle timidement.

— J'arrive tout de suite.

Le vide. Le vide sidéral intérieur. On a beau savoir, on a beau s'y préparer, on a beau garder de la contenance, quand la mort arrive tout part en éclats. La grande faucheuse fait un travail admirable de sape. Elle a pouvoir de mort, de rompre le cordon qui nous retient à tout ce qui compte. À la vie, aux êtres chers. À celle qui m'a donné naissance, à la première femme de ma vie, à celle qui a toujours veillé sur moi, à ce roc. À cette femme élégante, juste, douce, aimante, seule, bafouée, brisée, combative, forte, incroyablement forte. À ma mère. *Ma* mère.

Cet être précieux dont je suis le fils, seul et unique. Un fils toujours fier comme Artaban.

Quelques petits mots timides pour m'annoncer la fin. Pour clore trop vite un parcours sur Terre. Le point en fin de phrase. Dorénavant c'est moi qui écrirai seul la majuscule de la prochaine phrase de ma vie. Machinalement, je prends ma veste de costume, enfile dessus un blouson de cuir, saisis mon casque. Un rapide « j'ai une urgence, je dois m'absenter, veillez à annuler mes rendez-vous de la journée, merci » jeté en passant à l'assistante du cabinet. Ne pas prévenir Catherine, mon associée, presser le pas, descendre quatre à quatre les escaliers, sortir le scooter de la cour, démarrer, rouler vite pour rejoindre l'appartement de maman dans le XVe arrondissement de la capitale.

Sur place, je monte en courant les marches jusqu'au deuxième étage. Je me hâte comme un idiot. À quoi bon ? Je ne peux plus rien sauver.

En entrant dans l'appartement, je suis saisi par l'odeur lourde, mélange d'un intérieur pas assez aéré, de senteurs médicamenteuses et aussi des odeurs familières de ma mère, avec une note de tête persistante de son parfum Rochas.

L'infirmière s'efface discrètement pour me laisser entrer dans la chambre. Éliane est là, allongée sur son lit, dans ses draps. Sandrine me dit tout bas qu'elle l'a trouvée dans cette position. Maman repose dans une posture digne et figée, comme si elle attendait la mort paisiblement, prête, résignée… Ses yeux clairs renvoient un dernier regard lumineux et calme. Je baisse délicatement ses paupières pour éteindre à jamais le si joli éclat de ses yeux verts.

À genoux au pied de son lit mortuaire, je me sens comme un petit garçon. Maman n'est plus. Plus de paroles réconfortantes, d'écoute patiente, de légères caresses sur la joue. L'homme que je suis devenu ne pourra plus serrer contre lui cette petite silhouette. Je ne sentirai plus la force qui se dégageait de son corps frêle. Plus personne ne m'appellera mon fils, Johann chéri, mon petit. Son départ est pour moi comme un passage tardif à l'âge adulte. Le lien filial coupé, me voilà seul face au monde. Ma carrure d'homme dans la force de l'âge doit dorénavant affronter la vie, sans la présence rassurante de ma mère. Sans son ombre permanente dans ma vie.

Je suis enfant unique et elle a toujours été ma référence. Au fil du temps, des années, des étapes de ma vie, ma mère s'est effacée de mon quotidien, sans jamais, au grand jamais, en disparaître ! Éliane était louve, mère nourricière, protectrice, exclusive. Avec une mère comme elle, difficile de s'affranchir de sa présence et de ses conseils.

Oui, j'ai aimé d'autres femmes, multiples et très différentes d'elle. Oui, j'ai aimé passionnément, fougueusement, charnellement les autres femmes de ma vie. Mais ma mère… elle reste cet être suprême, presque divinisé. Il m'aura fallu la rencontre avec Alicia. Le coup de foudre. L'amour de la maturité. Une femme différente, accessible, compréhensive, qui m'a aimé au lieu de juger, qui a laissé cet espace vital pour ma mère et moi, qui a compris et accueilli avec bonté notre lien exclusif et indestructible.

Et là, pauvre petite chose que je suis, tout petit homme, je me sens perdu. Quelque chose me retient d'avertir mon épouse. La peur de pleurer au téléphone ? De montrer ma faiblesse d'enfant ?

De casser mon image ? La peur de comprendre que j'ai perdu maman pour toujours ? La peur de reconnaître que la femme de ma deuxième vie est Alicia ? Qu'Éliane n'est plus, happée par les ténèbres ou partie au ciel ?

Je n'ai pas entendu Sandrine quitter l'appartement. Je suis resté là, au pied du lit. Seul l'engourdissement de mes jambes m'a fait changer de position pour rejoindre le fauteuil en velours planté devant elle. Je vais passer la nuit à la veiller. Je trouve la lucidité d'envoyer à Alicia un texto bidon pour lui dire que je ne rentrerai pas.

Pourquoi lui dire aujourd'hui ce que je lui cache depuis des mois ? La maladie de maman, son cancer, l'hospitalisation, l'opération, la rémission, l'espoir qui l'accompagne. Puis la chute brutale, la perte, le néant. Toutes ces excuses pour ne pas dévoiler le mal qui a atteint maman, pour cacher mes visites quotidiennes, pour maquiller une réalité trop douloureuse à partager.

Même avec la femme qui vit à mes côtés. Je suis faible, je le sais. J'ai primitivement besoin d'être seul, de vivre ce silence avec ma défunte mère. Depuis qu'elle avait connaissance de son cancer, elle m'avait demandé d'être plus présent auprès d'elle. Non pas pour l'accompagner, mais pour me parler d'elle, de sa vie de femme avant d'être mère. De mon père aussi. Surtout de mon père. De Wolfgang et de sa famille.

Des mots, des mots, un flot de mots qu'elle a libéré tel un torrent. Je l'ai reçu comme un raz de marée. Un véritable tsunami qui a fait chavirer ma vie.

Quelques semaines plus tôt

Je me suis rendu chez maman pour notre déjeuner hebdomadaire. Malgré la maladie et le traitement, elle tient à ce rendez-vous rituel. Hors de question de renoncer à notre tête-à-tête.

Comme à l'accoutumée, Éliane s'est apprêtée. Toujours élégante, fraîche et légèrement parfumée. J'admire cette femme qui a su préserver sa beauté naturelle à travers les décennies. Elle masque avec habileté les désagréments d'un traitement fatigant. Son visage ridé reflète plus que jamais sa vie. Deux grands yeux verts pétillants illuminent son beau visage et atténuent ses rides d'expression. Je la remercie chaque fois de m'avoir offert les mêmes yeux verts en patrimoine génétique. Ils participent beaucoup à mon *sex appeal* auprès des femmes.

Maman a dressé la table dans la salle à manger. Encore un petit rituel, signe de son exigence avec elle-même : on ne déjeune pas en cuisine quand votre fils vous rend visite. J'adore toutes ces précautions qu'elle prend, tous ces détails qui lui font plaisir. C'est tellement féminin !

Après le dessert, j'aide ma mère à débarrasser la table. En levant les yeux sur le mur de la salle à manger, quelque chose m'interpelle. Quelque chose de différent. Le triptyque. Le triptyque en

bois bleu qui recouvre une partie du mur est ouvert. Pour la première fois, je vois l'intérieur de ses deux panneaux de bois décorés. Deux volets qui dévoilent en leur sein une toile peinte, accrochée au mur.

Me voyant les yeux rivés sur la peinture, elle m'interpelle doucement :

— Johann, je dois te raconter l'histoire de cette peinture.

— Attends, dis-je en me déplaçant pour me planter devant la toile. Elle est signée…

— Oui, il s'agit d'une œuvre de l'artiste américain William Congdon.

— Quoi ? Mais d'où vient cette œuvre ? Que fait-elle ici, chez toi ? Pourquoi l'as-tu cachée jusqu'à maintenant ?

— Laisse-moi le temps de t'expliquer, mon fils. Viens t'asseoir dans le canapé à côté de moi.

Je suis sonné. Je dois encore attendre le café au salon pour en savoir plus. Ma mère sait user de stratagèmes pour éveiller ma curiosité. Je réalise rapidement qu'il s'agit d'un pan de sa vie et celle de papa qu'elle s'apprête à me révéler. Elle me parle de mon père comme rarement elle ne l'a fait. Elle lève un peu le voile qui recouvrait sa vie de jeune femme, sa vie amoureuse avec Wolfgang, ce père à peine connu. J'avais sept ans quand il a disparu de notre vie, nous laissant seuls maman et moi. J'ai grandi sans lui. Son souvenir s'est hélas vite effacé de ma mémoire. Maman l'a cherché longtemps, souvent très loin. Sans succès. Sans résultat. Parti, envolé. Il a laissé une femme qui a vécu d'espoir puis de résignation. Et un fils qui a oublié la signification du mot « papa ».

Wolfgang est resté un vague souvenir de mon enfance. J'éprouvais pour lui une affection de principe, sans attachement particulier.

Maman me raconte. La fin des années 60 et les années 70. Elle a rencontré Wolfgang en 1966, à Paris. Elle avait dix-neuf ans et lui vingt-six. Sur une photo qu'elle me présente, on ne peut qu'être attiré par la beauté de ce jeune couple solaire. Il est grand, blond, un sourire franc traversant son visage carré de part en part. Elle est menue, brune, la tête haute, un regard perçant. Ils sont fiers, ils sont beaux. On leur pardonnerait ce qui pourrait ressembler, à première vue, à de l'arrogance. Car ce n'est que le reflet de la puissance de leur rencontre. Comment ne pas admirer un couple aussi authentiquement lumineux, porteur d'un amour brut, puissant, indestructible ?

Des lettres dans des enveloppes bleues, une correspondance fournie. Des photos, peu nombreuses, illustrations d'une jeunesse qui défie le temps. Des souvenirs sortis d'une valise au fond d'un placard de l'appartement de maman. La cachette du temps passé, d'un amour brisé, d'un conte de fées qui connaît le mot fin bien trop tôt.

Éliane replonge dans ses souvenirs d'abord avec précaution, puis volupté. Je comprends qu'il y a bien des années qu'elle ne s'est pas autorisée à les saisir, les toucher, les sentir, les lire… Trop longtemps qu'elle a refusé de se retourner pour revivre cette période heureuse de sa vie. Ses yeux brillent d'une intensité que je ne lui ai pas souvent connue. Je la trouve aussi belle aujourd'hui que sur ses photos de jeunesse. Je sais qu'elle me livre enfin une partie de sa vie, c'est-à-dire ses failles et

ses blessures aussi. Elle sent que les jours lui sont dorénavant comptés et que le temps de la transmission est venu.

Cette mère fière et solide se laisse enfin aller à pleurer. Des petites gouttes discrètes qui roulent sur ses joues creusées. Petite fissure du vernis. Demi-aveu d'une terrible blessure toujours ouverte, vivace, cachée. Ma mère reste à jamais une femme abandonnée.

Son corps se raidit. Elle redresse son buste. Elle reprend de la hauteur. Elle revêt à nouveau cette dignité dont elle se pare depuis si longtemps. Je suis le seul qui gardera l'image de ces larmes sur son visage, de cette perle salée que je lui essuie d'un geste tendre. Ce petit rien qui concentre tout.

Quand elle évoque le tableau des *Béatitudes*, elle n'a finalement pas grand-chose à en dire. Une rencontre de Wolfgang avec l'artiste américain lors d'un voyage d'affaires en Italie. Une sorte de collision improbable. Une soirée entre hommes, à se trouver, discuter des heures, se dévoiler. Une amitié fulgurante, immédiate. Recherche du père pour l'un ? Recherche du disciple pour l'autre ? Se confier à l'inconnu, sortir les mots trop souvent restés coincés dans la gorge. Se livrer. Se révéler.

Éliane relate l'embarras vécu par elle à cette époque. En signe d'une amitié insolite et sincère, l'artiste avait fait cadeau à Wolfgang d'une de ses œuvres. Une toile peinte de sa main, une œuvre originale. Pour elle, ce geste était disproportionné. Pour Wolfgang, il était à la hauteur de leur rencontre, céleste, unique, éternelle. Pour moi, il signifie le début du questionnement.